



Philippe

GILDAS

Préface d'ANTOINE DE CAUNES

Comment réussir
à la **télévision**
quand on est petit, breton,
avec de **grandes** oreilles ?

Flammarion

Extrait de la publication

Philippe **GILDAS**

**[Comment réussir à la télévision
quand on est petit, breton,
avec de grandes oreilles ?]**

**Philippe Gildas est « un oiseau rare,
une espèce en voie de disparition »...**

Antoine de Caunes

Le parcours personnel et professionnel de ce Breton, né à Auray en 1935, illustre l'évolution des médias de ces cinquante dernières années – presse, radio et télévision. Les jeunes générations le connaissent surtout pour ses performances auprès d'Antoine de Caunes, de Coluche, des Nuls et des Guignols de l'info, mais il a en fait débuté comme journaliste dans les années 1960.

Directeur de la rédaction de RTL, animateur des JT de la première chaîne, roi des matinales d'Europe n° 1, il rejoint ensuite la toute jeune chaîne Canal+ en 1985. Il crée alors le mythique Top 50, avant de se lancer dans l'aventure *Nulle Part Ailleurs*.

Cette autobiographie offre un éclairage inédit et insolent sur l'histoire et les coulisses de l'information, en même temps qu'une formidable galerie de portraits. Car Philippe Gildas est un inventeur des médias.

Cet ouvrage est co-écrit avec Gilles Verlant, célèbre biographe de Gainsbourg, qui a longuement collaboré avec Philippe Gildas sur Canal+.

Flammarion

Extrait de la publication

COMMENT RÉUSSIR
À LA TÉLÉVISION
QUAND ON EST PETIT,
BRETON,
AVEC DE GRANDES
OREILLES ?

Philippe GILDAS
avec Gilles Verlant

COMMENT RÉUSSIR
À LA TÉLÉVISION
QUAND ON EST PETIT,
BRETON,
AVEC DE GRANDES
OREILLES ?

Flammarion

© Flammarion, Paris, 2010
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-7003-0203-5

PRÉFACE

Philippe se met à table. Normal, c'est là qu'il a passé la plus grande partie de sa vie, notamment les sept années que nous avons vécues – le mot n'est pas trop fort – ensemble, et pendant lesquelles il a supporté avec un stoïcisme proche de l'abnégation les plaisanteries les plus douteuses, les plus basses serais-je tenté de dire, en songeant à toutes celles qui moquaient sa prétendue petite taille.

Car Philippe, il est temps de le dire, n'est pas petit. Il a le bras long. Comme il n'a pas de grandes oreilles, mais des pavillons grand ouverts sur le monde. C'est sans doute pour ça qu'il a choisi le journalisme, plutôt que la gendarmerie, la culture du chou-fleur, le cyclisme professionnel ou l'élevage porcin, professions phares de sa Bretagne natale qu'il a su fuir très tôt, comme Napoléon la Corse, affligé à l'idée d'avoir à porter un chapeau rond. Oui, comme vous n'allez pas tarder à le découvrir, Philippe, contrairement à Napoléon, a toujours refusé de porter le chapeau, métaphoriquement ou pas. Homme libre, il a toujours chéri la mère, même si ce ne fut pas systématiquement celle de ses enfants, avant de se décider, incorrigible mais rasséréiné séducteur, à jeter l'ancre auprès de la douce Maryse. Or, c'est là que la boucle se boucle et que se justifient ces Mémoires, c'est en jetant l'encre que Philippe débuta dans la vie, en choisissant le journalisme, donc, plutôt que l'enseignement du latin et du grec

Préface

à des petits Bretons cabossés par tant de mariages consanguins trop copieusement et constamment arrosés. À moins que ce ne fût le journalisme qui le choisît ? L'œuf ou la poule ? Ou l'inverse ? C'est à cette brûlante question que répond, entre mille autres, le livre que vous tenez entre les mains, et que vous tiendrez jusqu'au bout des deux, tant Philippe sait se livrer avec pudeur, sans dévoiler certaines déviances que nous sommes peu à connaître, et qui risqueraient de choquer l'aile la plus conservatrice de ses admirateurs.

Philippe se met à table. Et il connaît les bonnes manières : sans mettre les coudes (pourtant toujours protégés par ces coudières antidérapantes qu'il a si bien su remettre au goût du jour). Et ça me fait tout drôle. Le voir, lui, raconter sa vie alors qu'il nous a tellement habitués à le voir (et l'écouter) aider les autres à raconter la leur.

Les autres. L'enfer, donc. Au sens large.

Collez-lui un sociologue, un footballeur, une barbouze, une vedette de cinéma, un écrivain, un agagadémicien, un charlatan, un navigateur solitaire, un politique, un dresseur de poneys, un rappeur, une tête couronnée, une tête de nœud, Éric Zemmour, un apiculteur, un philosophe, un cosmonaute, une chanteuse réaliste, un indépendantiste, un syndicaliste, un érotomane, ou un prix Nobel de biologie, le résultat sera le même : après quelques minutes d'entretien, vous verrez son interlocuteur se détendre et se confier, étonné par ce drôle de bonhomme, assis en face de lui, avec son drôle de brushing dont la teinte varie parfois subtilement avec la lumière, et qui, non seulement semble tout savoir de sa vie et/ou de son œuvre, mais en plus, s'y intéresser avec la plus sincère des passions.

C'est ce qui m'a toujours bluffé, chez lui. Ça et son goût de la maïeutique, qui, ajouté à un caractère têtu, ne lui fera jamais lâcher la proie pour l'ombre, pas plus que l'os qu'il est en train de ronger. Philippe est un grand passeur devant l'éternel. Il déteste les jargonneurs, les cuistres, les pédants, les donneurs de leçons.

Plus on cherche à l'enfumer, plus il réussit à faire appel d'air.

Préface

Et l'air de rien – ou plutôt de cet air patelin qu'on lui connaît, de ne pas y toucher –, il vise juste, va à l'essentiel en faisant croire à l'autre qu'il lui laisse le temps de musarder dans le superflu. Croyez-en l'observateur rapproché que je fus, c'est impressionnant de virtuosité, surtout quand l'exercice se répète au quotidien. Si l'époque n'était pas aussi vulgaire, et si je ne craignais que le mot soit entendu de manière péjorative, j'irais jusqu'à le traiter de vulgarisateur. Je le fais quand même. Après tout c'est son livre, et il sait le respect que j'éprouve, dans ce métier de phraseurs, pour celui qui sait énoncer clairement ce qu'il a conçu de la même manière.

Ce n'est pas seulement un grand journaliste.

C'est aussi un grand rigolo.

D'abord, il y a cette malice dans l'œil – le gauche –, cette difficulté pathologique à se prendre au sérieux, inversement proportionnelle au sérieux avec lequel il traite ses hôtes sans jamais, comme je viens de le dire, en être dupe. Ajoutez à ça un goût tout aussi bien pour l'esprit le plus caustique, le premier comme le second degré, et plus généralement la déconne au sens large, secouez bien, et vous obtiendrez ce cocktail détonnant : le Gildas bien frappé.

Un rien l'amuse. Quand je dis un rien, c'est vraiment un rien. Ça peut être un œil qui frise, une vanne perfide lancée en huit bandes, façon billard, ou bien le truc le plus énorme, celui qui fait un peu honte, mais bon. Le fameux *lâcher-prise* dont tous les pys qui sévissent aujourd'hui sur les ondes nous rebattent les oreilles, il connaît ! C'est même un pionnier.

Self-contrôle ? Tiens, fume ! Combien de fois nous sommes-nous retrouvés dans cette situation paradoxale – à force de se faire poiler mutuellement pour des raisons que seulement lui et moi étions capables de comprendre – de ne pas pouvoir rendre une antenne qui, de toute façon, ne nous appartenait pas. Là encore, et ce n'est pas un point de vue d'ancien combattant, quand je vois l'esprit de sérieux qui règne aujourd'hui ou, au contraire, l'envie frénétique de faire croire qu'on se marre, coûte que coûte, je me dis qu'on

Préface

tenait là un oiseau rare, une espèce en voie de disparition.
Une de plus.

Quelque chose comme un vieux sage, ou un vieux singe, c'est pareil, dissimulé dans un corps d'enfant envers qui, à en croire certains témoignages, mère Nature se serait montrée particulièrement généreuse.

Non, Philippe n'est pas petit.

Philippe est grand.

Antoine de Caunes

INTRODUCTION

Pourquoi suis-je devenu journaliste ? On m'a posé la question cent fois plutôt qu'une, mais je n'ai jamais pu donner la réponse. En vérité – peu de gens le savent –, bien avant les valeureux professeurs Jacob et Monod, prix Nobel en 1965, j'avais établi et appliqué la doctrine du Hasard et de la Nécessité. Quel rapport avec la question sans réponse, me direz-vous ? C'est bien cette théorie qui m'a conduit au métier que je pratique depuis cinquante ans avec plus ou moins de bonheur.

D'abord le hasard, surtout le hasard ! Je ne remercierai jamais assez l'homme aussi providentiel qu'inattendu que fut pour moi le célèbre journaliste Jean Gouyé, que vous connaissez sans doute mieux sous son nom d'artiste, Jean Yanne. Beaucoup par nécessité, et un peu par hasard... J'étais veilleur de nuit occasionnel dans un petit hôtel de Belleville où j'accueillais régulièrement pour une nuit des comédiens assez célèbres, au milieu des années 1950, pour être les invités de l'unique chaîne de télévision, dont les émissions étaient réalisées en direct dans les studios des Buttes-Chaumont, à deux pas de l'hôtel en question.

Un soir entre un jeune homme à peine plus âgé que moi, bien propre sur lui, bien charpenté aussi, assez costaud pour porter sur son ventre rond un étrange harmonium. « N'ayez pas peur, me dit-il, j'arrive des putes – non, des Buttes !

Introduction

C'est mon instrument de travail. J'écris et compose des chansons, et je m'accompagne avec mon guide-chant. » Je n'avais jamais entendu parler de Jean Yanne (j'apprendrai vite que ses chansons étaient aussi iconoclastes que drôles).

« Et vous, qu'est-ce que vous faites là ? Vous n'avez pas une gueule de taulier !

Moi : Je gagne ma vie comme je peux. En principe, je suis étudiant à la Sorbonne où je poursuis des études de lettres classiques pour devenir prof de latin et de grec. Je les poursuis... Mais je pense que je ne les rattraperai jamais ! D'autant que ça me plaît de moins en moins, et que ce n'est pas facile de concilier les études et les petits boulots.

Yanne : Le seul latin que je connaisse, je l'ai appris quand j'étais enfant de chœur : *Ave, avec Mari-aaaaa, on va danser la java*. Excuse-moi, c'est une de mes chansons.

Moi : Si je pouvais, j'essaierais bien le journalisme, mais je ne connais personne !

Yanne : Tu n'as qu'à faire comme moi ! me dit en rigolant mon chanteur comique.

Moi : Mais je suis pas drôle, et je chante faux !

Yanne : Non, non ! Fais comme moi, va au C.F.J. ! C'est la meilleure école de journalisme. C'est sympa. Avant d'être un rigolo, j'ai été journaliste ! »

Je pense encore aujourd'hui, plus de cinquante ans après cette étonnante rencontre, que je n'aurais pas suivi son conseil si, dans la foulée, nous ne nous étions pas raconté nos vies. On y a passé la nuit. Normal pour moi : j'étais le veilleur. Mais lui ? Lui était encore plus bavard que moi. On aurait dit deux ados esseulés, heureux de se découvrir un frère !

Son père était de Liffré, le mien de Vitré. Jean, petit-fils de sabotier, moi de paysan, avec des mères très cathos. Né aux Lilas tout proches, il avait été enfant de chœur le dimanche, moi en Bretagne, deux ou trois fois par semaine. Tous les deux, on avait connu le patronage, puis les scouts ; tous les deux, on y avait été heureux. Plus étonnant, Jean connaissait la rivière d'Auray ; il l'avait descendue sur le

Introduction

bateau de son oncle, une goélette deux mâts qui hivernait chez moi, à Saint-Goustan, le port d'Auray.

« Jean, je suis né à Auray !

– Alors tu connais Port-Navalo ? Et le golfe du Morbihan ? »

Cette nuit-là, à revivre nos enfances et notre jeunesse, en piochant sans doute un peu trop dans les réserves de liquides de l'hôtel, j'ai rêvé que j'avais enfin un grand frère, moi qui suis l'aîné de six autres. Nos métiers, par hasard – mais pas par nécessité, seulement par amitié ! –, nous mettront souvent sur le chemin l'un de l'autre, dans nos rôles respectifs, à la radio comme à la télévision.

Car, conquis par Jean Yanne, j'ai réussi quelques semaines plus tard l'examen d'entrée au Centre de formation des journalistes. La suite, c'est à lire, puisque mon ami Gilles Verlant a réussi, lui, à me convaincre de raconter quel journaliste je suis devenu, comment, et pourquoi.

Comme on dit à la radio : merci de votre attention !

Philippe Gildas

Chapitre 1

CATHOLIQUE ET BRETON

Autant prévenir le lecteur d'emblée : je suis un incorrigible bavard. Ça ne se voit pas forcément à la télé, sauf les fois – ça arrive – où mes questions sont plus longues que les réponses de mes interlocuteurs... Mais hors antenne, mes collaborateurs le savent bien, je suis capable de les laisser tous sur le carreau, pantelants, assommés par mes histoires. Parce qu'à force de curiosité, et grâce à une mémoire qui me fait rarement défaut – un peu plus souvent, je l'avoue, depuis que j'ai passé le cap des 70 ans –, j'ai des histoires à raconter sur tout et n'importe quoi, sur tout le monde et n'importe qui. On ne consacre pas plus de cinquante années de sa vie à l'information sans emmagasiner un nombre invraisemblable de faits et d'anecdotes, de dates et d'événements, certains passionnants, d'autres rigoureusement inutiles.

En revanche, je n'avais jamais raconté *mon* histoire. N'étant pas du tout adepte du *gonzo journalism*, ce style popularisé dans les années 1960 qui voyait les auteurs se mettre en scène dans leurs reportages, au point de participer à l'action plutôt que d'en rendre compte avec la neutralité que m'ont inculquée mes maîtres du C.F.J., je n'ai jamais traité l'information à la première personne. Il a fallu l'opiniâtreté de mon éditeur, l'insistance de Maryse, mon épouse, et les batteries de questions de mon coauteur pour

me convaincre de me lâcher et de partager mes souvenirs et ma modeste expérience avant de tout oublier, la faute à... comment s'appelle-t-il encore ? Ah oui, Al Zheimer !

Certains me disent que mon parcours professionnel est exceptionnel. Moi je continue de penser qu'il ne s'inscrira pas dans l'Histoire (avec un grand H) de l'information en France. Disons que j'ai eu la chance d'avoir vécu – et de vivre encore – la mutation des médias, la chance d'avoir joué un rôle non négligeable dans la façon de traiter l'information, avec, je le reconnais, la prétention de n'avoir jamais trahi l'intransigeante rigueur de mes débuts. Rigueur qui échappe trop souvent aux chantres de l'info spectacle qui, depuis quelques années, ont pris le dessus au sein de rédactions autrefois prestigieuses.

Mon entrée dans le monde (avec un petit m) n'eut rien de spectaculaire. J'aimerais pouvoir vous raconter que les korrigans et les pouliquets ont fait la fête cette nuit-là, dans une forêt de Brocéliande fouettée par un vent glacé, mais cela s'est passé plus simplement, le 12 novembre 1935, à Auray, une jolie petite ville du Morbihan.

Y naître fut une chance, la première d'une longue série de hasards heureux. Je ne conserve de mon enfance en Bretagne que de jolis souvenirs. Toute la famille de ma mère est originaire de cette région, sur un axe qui va de Belle-Île-en-Mer jusqu'à Quimper et Vannes. Ses ancêtres ont eu un parcours assez original... Mon grand-père maternel s'appelait Jamet, un nom pas du tout breton, mais acadien. Il fait partie des descendants de ces Acadiens chassés du Canada par les Anglais dans les années 1760, lors de ce que l'on appelle le Grand Dérangement.

Pour mémoire, les Acadiens sont ces Français, des paysans pauvres pour la plupart, venus tant de Normandie que de Touraine, du Pays basque ou de Paris, qui ont suivi l'exemple de Samuel de Champlain, le fondateur de la ville de Québec. Ils sont partis à l'aventure, pour défricher cette partie du Canada qui fait face à Terre-Neuve et que les Anglais, après leur départ forcé, se sont empressés, pour montrer que

cette appropriation serait sans retour, de rebaptiser la Nouvelle-Écosse. Sur ce nouveau continent, les Anglais étaient depuis toujours en guerre, là-bas comme ici, avec les Français (et vice versa). Un mauvais jour de 1755, ils ont décidé que le meilleur moyen de faire cesser les combats était de mettre les Acadiens à la porte. Certains ont été déportés en Angleterre. Beaucoup sont morts en route – on les avait parqués sur de vieux rafiots pourris. D'autres ont réussi à fuir vers le Sud, jusqu'en Louisiane : c'est leur accent qui a fait des Acadiens des « Cajuns ». Quand la France s'est enfin résolue à arrêter le calvaire des autres, ce fut pour les transplanter... dans des régions désertiques, comme Belle-Île-en-Mer. Où ils ont *illico* planté des pommes de terre qu'ils avaient rapportées d'Acadie. Des patates qui ont bientôt fait la fortune de monsieur Parmentier. Mais je m'égare, comme dirait mon vieux complice Antoine de Caunes...

Donc, mon grand-père maternel, Ange-Marie Jamet, descendait de ces pauvres gens qui ont été baladés durant trois siècles. À Belle-Île, c'est en allant travailler tous les soirs au grand phare de Goulphar, dont il était un des plus jeunes gardiens, qu'il est tombé amoureux, et a épousé Marie Thomas, une Bretonne authentique, 100 % locale, de la famille Illiaquer. Difficile de ne pas la voir : elle habitait au pied du phare.

Peu de temps après, l'électricité est arrivée à Goulphar, qui n'a plus eu besoin d'autant de gardiens. C'est ainsi que, comme le font la plupart des Bretons, les jeunes mariés ont dû se résoudre à émigrer sur le continent, et voilà pourquoi ma mère est née, non pas à Belle-Île, mais à Plouharnel, à deux pas des alignements de menhirs et de dolmens de Carnac, à l'entrée de la presqu'île de Quiberon. Elle était la dernière fille de cette famille catholique et bretonne, donc nombreuse : un garçon et cinq filles. Sa sœur aînée, ma marraine, était née à Belle-Île, les enfants suivants à Quiberon. Quand ma mère s'est mariée à son tour, elle a repris à petits pas sa marche vers l'est : je suis né à Auray, puis cinq de mes frères à Rougé, en Loire-Atlantique, et le petit dernier à Bourges, de plus en plus loin de la Bretagne...

Au début avec charrettes et chevaux, des sauts de puces, toujours vers l'est ; aujourd'hui, des milliers de kilomètres. Banale illustration de l'émigration bretonne. Les Bretons sont des émigrés permanents ; vous en trouvez sur tous les continents. C'est sans doute pour cela que nous sommes si attachés à la Bretagne, où que nous vivions. Nous passons notre temps à rêver de l'endroit où nous étions avant ! Aujourd'hui, avec l'explosion du tourisme, Belle-Île est une destination de rêve, mais en 1900, les familles nombreuses ne pouvaient pas survivre sur cette terre assez aride, desséchée par les vents, où il ne pleut pas suffisamment : il y règne un réel microclimat ! Pas forcément plus ensoleillé que sur le continent. Et ce n'est une terre ni de pêcheurs ni d'agriculteurs. Pas d'autre choix que l'exil...

Je me prénomme Philippe à cause d'une sœur de ma mère. Elle s'appelait Bénédicte et vivait à Trois-Rivières, au Canada, avec son mari forestier, dans des conditions si dures que ses deux fils étaient morts dans le mois suivant leur naissance. Ils s'appelaient tous les deux Philippe. Elle avait eu deux filles et rêvait d'un garçon, qu'elle n'a jamais eu. Premier héritier mâle à naître après ce double deuil dans la tribu Jamet, j'ai hérité du prénom. Chez les Bretons, décidément, on est têtù, mais pas superstitieux !

Les liens de cette branche de ma famille avec l'Acadie sont très étranges. Nous avons là-bas de lointains parents que je ne connais pas, descendant de ceux qui avaient échappé aux rafles des Anglais au XVIII^e siècle, en marchant vers l'ouest. Régulièrement, dans les deux siècles qui ont suivi, d'autres, comme cette tante, les rejoignaient, pendant vingt ou trente ans, avant de revenir mourir en Bretagne. L'une des filles de Bénédicte y a rencontré un chef indien. Un jour, elle est revenue pour le présenter à la famille – je devais avoir une dizaine d'années. On l'a vu arriver sur la plage de Carnac, pour nous étonner ou nous faire plaisir, avec son costume traditionnel et ses plumes sur la tête, son arc et ses flèches. Un grand souvenir ! Durant tout un après-midi, il nous a appris à tirer à l'arc, puis il est reparti avec

N° d'édition : L.01EBNN000119.N001
Dépôt légal : février 2010

